

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Généralique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                                     |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 12X                      | 14X                      | 16X                      | 18X                      | 20X                      | 22X                      | 24X                      | 26X                      | 28X                                 | 30X                      | 32X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

VI.

— Pas de mots perdus...le temps nous manque... Si tu

veux que je te tire d'affaire, il faut me répondre vite et sans tortillage... Une nuit du mois dernier, en faisant ton service, tu as trouvé un sac de cuir noir suspendu par sa chaînette au marche-pied du wagon 1326, qui venait de Maison-Rouge. Est-ce vrai ?

Oscar Loos donna sur la table un formidable coup de poing, et d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées, demanda :

— Ah ! ça " Godferdum ! " ... qui êtes-vous ?

Jarrelonge répondit d'un ton très doux :

— Un homme qui peut aller trouver le commissaire en chef de la police d'Anvers au bureau central, rue des Orfèvres, numéro 13, — (un mauvais numéro, ma vieille !!) — et d'un seul mot, si tu n'es pas gentil, te faire proprement coffrer.

Le Belge poussa un rugissement sourd et tira de sa poche un couteau de pacotille. Mais déjà Jarrelonge était à la parade, un couteau catalan à la main.

Ça me connaît, cet outil-là, mon vieux ! fit-il. Vous avez peur du « surin », vous autres, Belges, à ce qu'il paraît, mais j'ai beaucoup pratiqué l'instrument et je suis d'une jolie force... Allons, pas de bêtises ! Je te répète que le temps est précieux. Rengaine ton eustache de vingt-cinq sous, pas solide du tout !

Je peux te perdre, c'est vrai, mais je peux aussi te sauver... Ne marchande point les confidences à papa. Tu as ouvert le sac ?

Oscar, hébété par l'épouvante que lui inspirait son interlocuteur, referma son couteau et répondit :

— Oui !

— A la bonne heure ! Naturellement tu as pris les valeurs que renfermait le sac...

— Je les ai prises...

— Combien y avait-il ?

— Tout juste neuf mille francs.

— Neuf mille francs, répéta Jarrelonge. Neuf mille francs qui peuvent te conduire au baigne et que tu dépenses bêtement à payer de la mauvaise bière à un tas de « feignants ! » Mais ça ne me regarde pas... Chacun s'arrange comme il l'entend... Avec l'argent que tu as pris, il y avait des papiers.

— Oui, deux lettres, dans un compartiment à secret dont j'ai fait jouer le ressort par hasard...

Les yeux de Jarrelonge étincelèrent.

— Eh bien, mon gars, fit-il, en échange de ces deux lettres je te donnerai mille francs

Oscar tressaillit.

— Je ne les ai pas... balbutia-t-il.

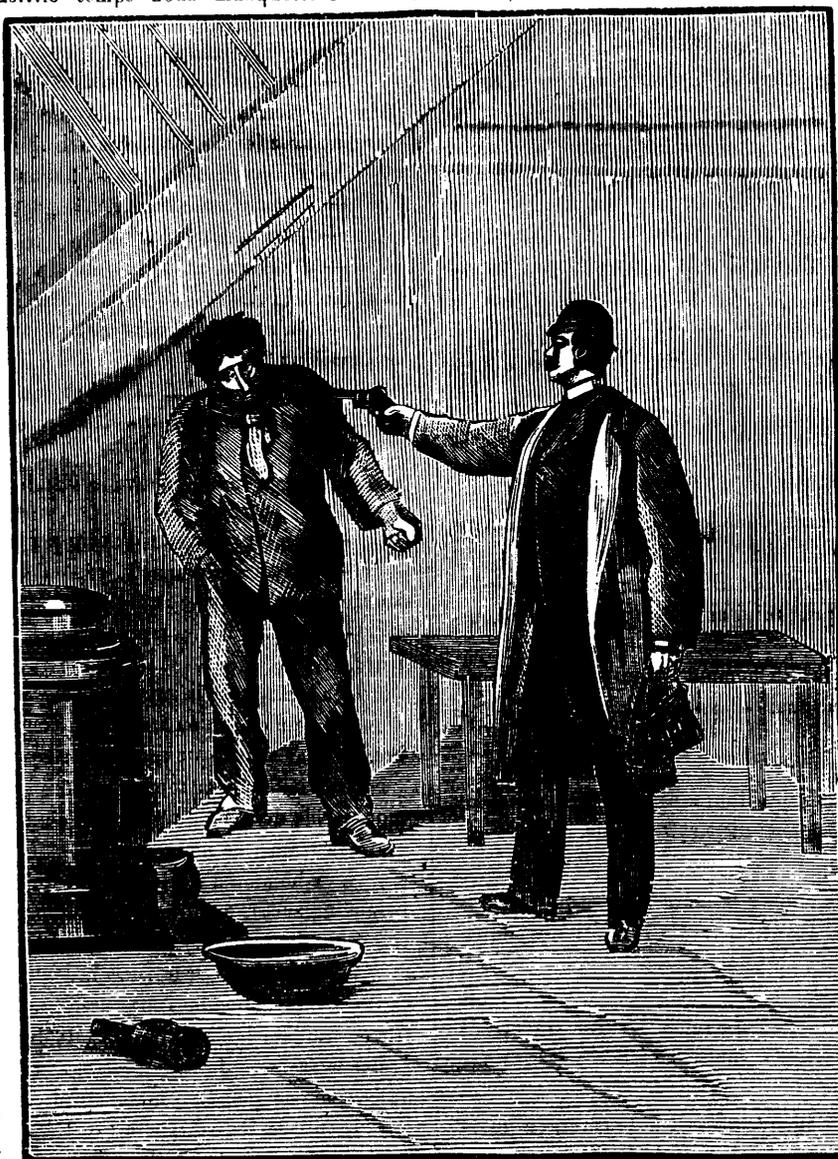
— Tu les as donc détruites ?...

— Non.

— Alors tu les possèdes, mais tu veux me faire monter à l'échelle... Eh bien j'irai jusqu'à quinze cents francs... Sept cent cinquante francs par lettre... Je crois que c'est joli...

— Je vous répète que je ne les ai pas...

— C'est impossible !



— Je suis armé pour ma défense, vous le voyez...

— Hélas non ! malheureusement !... Ces lettres ne m'intéressaient point... Je ne tenais guère aux renseignements qu'elles auraient pu me fournir sur le véritable propriétaire de ma trouvaille... J'ai refermé le compartiment où elles étaient, et j'ai jeté le sac dans la neige en laissant au fond le mouchoir qui enveloppait les billets de banque...

Ce fut au tour de Jarrelonge de pâlir.

— Est-ce bien vrai, ce que tu dis ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Oui, Godferdum ! c'est aussi vrai que la vérité.

— Tonnerro !... Eh bien, alors, si tu as laissé les lettres dans le compartiment fermé, elles sont à cette heure entre ses mains sans qu'il s'en doute !

— Entre les mains de qui ? demanda le Belge avec angoisse.

— Entre les mains de celui qui a trouvé le sac, de celui que je devance ici d'une heure à peine, qui fait une enquête et qui vient à Anvers pour t'y dénoncer et t'y faire arrêter comme voleur...

Oscar fut repris du tremblement nerveux que nous avons déjà constaté.

— Comment ! balbutia-t-il d'une voix à peine distincte. Un homme vient à Anvers pour m'y faire arrêter...

— Oui...

— Il sait donc que je suis ici ?...

— Parbleu ! Au chemin de fer, d'où tu as été chassé pour inconduite, il a eu l'adresse de la rue des Récollets. Rue des Récollets, on l'a envoyé tout droit à Anvers, rue Vieille-Chaussée, et à l'heure qu'il est, sans doute, il interroge ta mère qui va l'envoyer au « Rendez-vous de la marine » comme elle m'y a envoyé moi-même...

— Ah ! misère ! fit Oscar, malheur à lui !...

Jarrelonge continua :

— Les lettres sont restées dans le sac... Il faut que nous reprenions le sac...

— Mais l'homme ? demanda le Belge d'une voix sourde.

— Deux mille francs pour toi si nous l'empêchons de retourner à Paris...

— Le tuer ! ! murmura l'ex-homme d'équipe avec terreur.

— Aimes-tu mieux la cour d'assises ?... la prison ? le bague ?...

— Mais, le moyen ?...

— Ici, à Anvers, la chose ira toute seule ; l'homme étant inconnu, nous le ferons facilement disparaître sans qu'âme qui vive s'inquiète de lui...

— Et s'il est allé là-bas... chez la mère ?

— Tâchons d'y arriver avant lui... En route je t'expliquerai ce qu'il faudra faire...

— Venez, dit Oscar.

Il sortit du cabinet, suivi par Jarrelonge. En traversant la grande salle, il adressa quelques mots flamands à ses camarades, très occupés de leur partie.

Une fois dans la rue, le libéré lui prit le bras et, en marchant, lui parla tout bas. Oscar approuvait de la tête, mais sans répondre.

On atteignit la rue Vieille-Chaussée.

— Où allez-vous m'attendre ? demanda le Belge.

— Indiquez-moi un endroit, répondit le Français.

— Eh bien, là... fit Oscar en désignant de la main une brasserie. Je vous y rejoindrai.

Jarrelonge entra et se fit servir un verre d'eau-de-vie.

Oscar monta chez sa mère. La vieille femme ne s'attendait guère à le voir.

Comme au moment de la visite de Jarrelonge, elle était assise près du poêle sur lequel la marmite bouillait toujours.

L'ex-homme d'équipe ouvrit brusquement la porte et dit d'un ton brutal :

— Queiqu'un est-il venu me demander ?

En même temps il s'approchait de la Flamande. Celle-ci releva la tête et montra une face congestionnée, des yeux troubles et éblouissants. Elle tenait de la main gauche un verre, de l'autre une bouteille encore à demi pleine. Une violente odeur d'alcool saturait l'atmosphère autour d'elle. Du premier coup d'œil Oscar s'aperçut que sa mère était ivre.

— Godferdum ! s'écria-t-il en frappant du pied.

Puis il lui arracha la bouteille et le verre. La vieille fit une tentative pour se lever et y réussit à moitié, mais elle ne put tenir debout et elle se laissa retomber sur sa chaise en poussant un ourd grognement.

— Et vous osez prétendre que je vous laisse mourir de faim !... poursuivit l'ex-homme d'équipe avec rage. D'où vient l'argent avec lequel vous avez acheté ce genièvre ?

La Flamande fixa sur son fils un regard hébété et balbutia :

— C'est le monsieur...

— Quel monsieur ?

— Celui qui est venu pour du travail... à Bruxelles... dans la menuiserie...

— Qu'est-ce que vous me chantez-là ?... Comment était ce monsieur ?...

— Assez grand... la figure un peu rouge... un chapeau rond... Je l'ai envoyé au « Rendez-vous de la marine. »

Oscar comprit qu'il s'agissait de l'homme déjà vu, mais cet homme annonçait une nouvelle visite et celle-là surtout le préoccupait.

— Il n'est pas venu d'autre personne ? reprit-il.

— D'autre personne... répéta la vieille dont la tête trop lourde roulait à droite et à gauche sur ses épaules.

— Oui... Ne comprenez-vous point ce que je vous demande ?...

Madame Loos bégaya des paroles sans suite.

En ce moment on frappa un coup sec à la porte de la chambre. Oscar sentit que son cœur cessait de battre.

La vieille laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ne remua plus. Elle dormait du profond sommeil de l'ivresse.

On frappa de nouveau.

L'ex-homme d'équipe essuya du revers de la main son front baigné de sueur, se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Paul Lattier était sur le seuil.

— Monsieur Oscar Loos ? demanda-t-il.

— C'est l'homme en question... se dit le Belge pris d'un frisson soudain ; c'est lui qui était avec le chef de gare pour empêcher le train... Je le reconnais... C'est lui qui a trouvé le bras de chaînon accroché au marchepied...

Le fils de Pascal répéta :

— Monsieur Oscar Loos ?...

— C'est moi...

— J'ai à vous parler... dit Paul en examinant son interlocuteur et en le reconnaissant à son tour.

— Et bien ! alors, monsieur, entrez...

Paul fit quelques pas dans la chambre. Oscar referma la porte.

L'étudiant promena autour de lui un regard qui n'était point exempt de défiance. Ses yeux s'arrêtèrent sur la vieille femme endormie. Le Belge s'en aperçut :

— C'est ma mère, dit-il. Elle a bu un petit coup de trop, et le tonnerre ne la réveillerait pas. Nous pouvons donc causer devant elle, puisqu'il paraît que vous avez à me parler.

En disant ce qui précède le Belge remarquait un objet de petit volume, soigneusement enveloppé dans un journal, que le visiteur tenait sous son bras.

— C'est bien vous, répondit Paul, qui demeuriez, il y a quinze jours encore, rue des Récollets, à Paris ?

— C'est bien moi...

— Vous étiez employé au chemin de fer de l'Est ?

— Oui, monsieur...

— C'est vous qui éclairiez votre chef de gare et moi, un certain soir où nous avons visité le wagon 1326...

Oscar prit un air indifférent et répondit :

— C'est bien possible, mais je ne m'en souviens pas...

— Nous verrons cela tout à l'heure... Pourquoi avez-vous quitté le chemin de fer ?

— Je ne m'y plaisais plus...

— C'est-à-dire qu'on vous a congédié...

— Eh ! bien, après ? On ne vous passe rien, dans ces boîtes-là ! Je m'étais grisé une fois, par hasard... Y avait-il de quoi fouetter un chat ?

— Alors, vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, monsieur...

— Interrogez votre mémoire... Souvenez-vous qu'un soir votre chef de gare vous ordonna de l'éclairer, tandis qu'il inspectait des wagons dans l'un desquels s'était commis un crime...

Oscar se donna la physionomie d'un homme qui fouille consciencieusement ses souvenirs.

Paul continua :

— Souvenez-vous que j'aperçus un morceau de chaine d'acier nickelé suspendue au marchepied d'un wagon... Souvenez-vous que je pris ce fragment de chaîne et que je le gardai... Tous ces faits sont récents, vous ne pouvez les avoir oubliés, et vous me semblez de sang-froid...

— En effet, monsieur, dit le Belge tout à coup je me souviens...

— A la bonne heure !... Vous devez donc vous souvenir aussi du petit sac qui pendait au bout de cette chaîne.

Oscar prit un air étonné et murmura :

— Quel sac ? Il n'y avait pas de sac.

— Inutile de nier... reprit Paul. Répondez-moi plutôt franchement, je vous le conseille... Si vous entrez dans la voie du mensonge, je me rendrai, en sortant d'ici, à la police, muni d'une lettre du chef de la sûreté de Paris, et je vous dénoncerai.

— Me dénoncer, moi !! s'écria le Belge. Et pourquoi ?...

— Comme voleur, à coup sûr, et peut-être comme complice de l'assassinat commis dans le wagon 1326.

— C'est faux, monsieur ! c'est faux ! Je n'ai assassiné personne !...

— Cela je l'admets, jusqu'à preuve contraire ; mais vous avez volé le sac, vous l'avez ouvert, vous l'avez fouillé et vous avez pris ce qu'il contenait...

— Jamais !... jamais !... Il n'y avait pas de sac !

— Il y en avait un, et le voilà...

Paul dépaquetait vivement l'objet de petit volume dont nous avons déjà parlé.

L'ex-homme d'équipe, quoique prévenu par Jarrelonge et s'attendant à ce qui se produisait, ressentit un trouble invincible à l'aspect du sac accusateur.

L'étudiant le vit pâlir et s'écria :

— Je vous répète que la négation serait inutile... Vous vous êtes approprié l'argent et les papiers contenus dans ce sac... Donc il suffirait d'un mot de moi pour que vous soyez arrêté avant ce soir.

Une lueur sanglante jaillit des paupières plissées d'Oscar qui jeta un coup d'œil autour de lui et glissa sa main sous son vêtement.

L'étudiant comprit à merveille ce qui se passait dans l'esprit du voleur et tira de sa poche un revolver.

— Je suis armé pour ma défense, vous le voyez... reprit-il, abstenez vous donc de toute tentative violente, sinon je vous donne ma parole que je me ferai justice moi-même !...

L'ex-homme d'équipe se souvint alors des conseils de Jarrelonge, un instant oubliés.

— Oh ! monsieur, je vous en prie, fit-il d'un ton doux, ne vous figurez pas que j'en veuille à votre vie... ce serait bien mal me juger... Vos paroles m'ont glacé d'effroi, et j'ai peur que ma mère ne les ait entendues... Ne me dénoncez pas, monsieur, je vous en supplie... Monsieur, pardonnez-moi... Oui, j'ai trouvé ce sac accroché au marchepied du wagon 1326... je l'ai ouvert, et, voyant les billets de banque qu'il contenait, je n'ai pas eu la force de résister aux tentations que donne la misère... La fièvre m'a grimpé au cerveau... j'ai mis la main sur les fafiots... je m'en repens aujourd'hui, mais il est trop tard... j'en ai dépensé une partie... je vous remettrai ce qui me reste...

— Eh ! répliqua vivement Paul, ce n'est pas l'argent que je réclame.

— Qu'est-ce donc ?

— Des lettres qui se trouvaient certainement avec les billets de banque... Vous avez eu connaissance de ces lettres ?

— Oui monsieur, à celles enseignes que l'une d'elles est écrite à un notaire.

— C'est cela ! s'écria Paul avec joie. J'espère bien que vous ne les avez point anéanties ?

— Oh ! non, monsieur... j'ai même eu l'idée, un instant, de mettre à la poste l'enveloppe adressée au notaire... Mais je me suis ravisé...

— Alors, vous avez gardé ces lettres ?

— Certainement...

— Donnez-les-moi...

— Quand ?

— Tout de suite...

— Je le ferais volontiers, monsieur, mais c'est impossible...

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles ne sont pas entre mes mains...

— Vous venez de me dire que vous les aviez gardées ! s'écria Paul.

— Et c'est la vérité, répondit l'ex-homme d'équipe, mais ni mes papiers, ni le peu d'argent que je possède encore ne sont dans ce logement, où la vieille mère qui cherche et furette sans cesse ne tarderait pas à les trouver...

— Qu'en avez-vous donc fait ?

— J'ai déposé le tout en lieu sûr, chez un de mes amis, de l'autre côté de l'Escaut, à la Tête de Flandre... Je vous rendrai les lettres, je vous le promets...

— Tout à l'heure ?

— Non, ce soir... J'irai les prendre et je vous les apporterai... Je ne pourrai voir avant la nuit l'ami qui en est dépositaire...

— Vous cherchez à me tromper... à m'échapper... à fuir...

— Non, monsieur et, en réfléchissant un peu, vous comprendrez que je n'aurais aucun intérêt à le faire... Vous savez mon nom et vous êtes porteur, m'avez-vous dit, d'une lettre pour le chef de la police... Si je voulais filer vous donneriez l'alerte, et je serais pincé avant vingt-quatre heures...

Oscar semblait de bonne foi. Dans tous les cas, la logique de son raisonnement était inattaquable. L'étudiant se laissa convaincre.

L'ex-homme d'équipe eut bien un instant l'idée de traiter avec le Français et, moyennant une somme convenue d'avance, de lui révéler la présence des lettres dans la case secrète du sac de chagrin noir. Il ne donna pas suite à ce bon mouvement.

D'une nature très défiante et nullement délicate (nos lecteurs en ont eu la preuve), le Belge se dit :

— Quand ce jeune homme tiendra les lettres, il me dénoncera tout de même comme ayant volé l'argent.

Paul reprit :

— A quelle heure pourrez vous avoir ces papiers ?

— Mon camarade est pêcheur sur l'Escaut... Il ne rentre que vers les neuf heures... Je le verrai entre neuf et dix.

— Alors, à onze heures vous me remettrez les lettres ?

— A onze heures précises, oui monsieur..

— Où ?

— Ici, si vous voulez.

— Soit... A onze heures je frapperai à votre porte, vous tiendrez votre promesse et je reprendrai ensuite la route de Paris... mais n'oubliez pas que si vous cherchiez à me tromper je serais sans pitié...

— Je vous jure, monsieur, que je ne vous tromperai pas. J'ai fait une faute, l'occasion se présente de la réparer en partie, je la saisis...

— A ce soir, donc !

— Onze heures sonnantes, oui, monsieur.

Paul avait passé à son bras la chaînette nickelée du sac de chagrin noir. Il sortit.

Derrière lui Oscar referma la porte, et tendant son poing fermé dans la direction de l'escalier, il dit en flamand, d'un ton sauvage :

— Ah ! mauvais Français !... ce soir nous réglerons nos comptes !...

Une fois dans la rue, le fils de Pascal retrouva facilement le chemin de l'hôtel où il était descendu en arrivant pour se renseigner. Il enveloppa de nouveau son sac, le confia à l'hôtesse, se rendit à la gare du chemin de fer et s'adressant au guichet demanda :

— A quelle heure part le dernier train pour Bruxelles ?

— A minuit, monsieur...

— Ce train correspond il avec un départ de Bruxelles pour Paris ?...

— Non, monsieur... Le premier train de Bruxelles à Paris part le matin à neuf heures trois minutes...

Paul s'éloigna en se disant :

— Je coucherai à Bruxelles à proximité de la gare, et le soir je serai près de Renée à qui je porterai sans doute le nom de sa mère, l'avenir, la fortune, le bonheur...

Le jeune homme se trouvait avoir à dépenser beaucoup de temps. Malgré ses préoccupations il en profita pour visiter les

curiosités d'Anvers, mais les merveilles artistiques avaient beau charmer ses yeux, sa pensée était ailleurs.

A la tombée de la nuit il rentra dîner à l'hôtel.

Oscar Loos, après avoir proféré contre le Français sa menace accompagnée d'un rugissement de fauve, jeta un coup d'œil sur sa mère qui dormait toujours, puis s'élança dehors, ferma la porte à double tour, mit la clef dans sa poche et se rendit à la brasserie où l'attendait Jarrelonge.

— Sortons... dit-il au bandit, j'ai besoin de prendre l'air.

— Très bien, répliqua le complice de Léopold en se levant pour l'accompagner ; mais il faudrait éviter qu'on nous voie trop ensemble... on finirait par nous remarquer...

— Retournons au « Rendez-vous de la marine »... fit Oscar. Là, il n'y a rien à craindre, et je vous raconterai ce qui s'est passé...

Belge et Français gagnèrent le port et s'installèrent de nouveau dans le cabinet où leur premier entretien avait eu lieu. Jarrelonge fit servir à dîner et les deux hommes causèrent.

## VI.

Laissons-les causer et retournons à Paris. Dès le matin Pascal Lantier était allé rue de Navarin où demeurait son cousin sous le pseudonyme de Paul Pélissier.

En peu de mots il mit Léopold au courant de ce qui s'était fait au palais de justice de Troyes.

— Tout va bien ! s'écria l'ex-réclusionnaire en se frottant les mains. Tu partiras dimanche pour te trouver lundi en présence du notaire...

Le misérable ajouta en souriant :

— Et, sois tranquille, l'héritière de notre oncle ne viendra pas te disputer l'héritage... Je prends sur moi de te l'affirmer !...

— Qu'as-tu résolu ?

— J'ai combiné un plan que je crois très réussi. Des formalités de propriétaire au sujet d'une location m'empêchent d'agir aussi promptement que je l'aurais souhaité, mais nous ne perdrons rien pour attendre.

— Tu n'as pas retrouvé Jarrelonge ?

— Je ne songe guère, je l'avoue, à le chercher en ce moment, mais tant pis pour lui si le hasard le met sur mon chemin... Je lui réserve un coup droit que je le défie bien de parer !

— Allons-nous déjeuner ensemble quelque part... sur le boulevard ?

— Non... Ce serait une maladresse... On pourrait me reconnaître en nous voyant ensemble...

— Impossible, puisque tu es mort !...

— Est-ce que le bruit de mon décès s'est accrédité ?

— Il s'est accrédité si bien qu'il est devenu certitude... Le premier corps de noyé qu'on repêchera passera pour ton cadavre...

— Excellent, cela ! mais soyons circonspects quand même... Trop de prudence ne nuit jamais ! Je vais même te donner un excellent conseil...

— Parle...

— Eh bien, toute réflexion faite, il vaut mieux que tu retournes là-bas dès demain.

Pascal fit un geste de surprise.

Léopold poursuivit :

— De cette façon on ne pourra supposer, en cas de malheur, que nous travaillons à la même œuvre, dans un intérêt commun... C'est un alibi que je te prépare... un alibi qui peut m'être utile aussi bien qu'à toi... Tu comprends ?

— Parfaitement.  
— Retourne donc à la rue de Piopus. . Donne tes ordres aux gens qui conduisent ton personnel, et annonce un voyage de huit jours...

— Comment serai-je instruit de ce que tu fais ?...

— Une lettre suffira...

— Une lettre ! C'est bien dangereux !

— Pas le moins du monde, quand on sait s'y prendre... Il suffit de lire entre les lignes avec intelligence... Je te parlerai construction... tu devineras.

— Eh ! bien, au revoir, dit Pascal, et bonne chance !...

— Ton souhait se réalisera pour nous deux, sois-en sûr, car notre dernier ennemi va disparaître...

Le constructeur quitta la rue de Navarin, et retourna chez lui s'apprêter à partir le lendemain.

Renée, comme d'habitude, était allée à son magasin ; pendant tout le jour elle fut sombre, pensive, préoccupée.

Cette préoccupation avait sa raison d'être. Paul était parti le matin pour se mettre à la recherche de l'homme qui possédait peut-être les papiers confiés à madame Ursule. S'il réussissait, nous savons combien d'espérances Renée attachait à son succès.

Mais n'allait-il point courir des dangers ? N'allait-il point avoir à lutter contre les misérables qui la persécutaient et aux mains de qui elle avait failli laisser sa vie ? Ne serait-il pas vaincu dans la lutte ?

Les plus sombres pressentiments assiégeaient l'esprit de la fille de Marguerite. Il lui tardait de rentrer chez elle... Peut-être y trouverait-elle des nouvelles de son fiancé.

A huit heures on ferma le magasin.

— Venez dîner, mignonne... lui dit madame Laurier en passant dans la salle à manger.

C'est à peine si elle toucha au repas.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? lui demanda la patronne inquiète. Vous paraissez souffrante...

— Je le suis, en effet madame.

— Alors, il faut rentrer bien vite et vous mettre au lit. Une bonne nuit de sommeil fera sans doute disparaître ce malaise passager.

Renée embrassa madame Laurier et se retira sur-le-champ. Une déception l'attendait rue Beautreillis. Aucune dépêche n'était arrivéé pour elle.

La fille de Marguerite monta dans sa chambre et pria. Des pressentiments de plus en plus sombres envahissaient son âme. Il était en ce moment dix heures du soir.

A l'heure où la fille de Marguerite se mettait au lit, deux hommes suivaient, à Anvers, une rue déserte et sombre.

Ils marchaient côte à côte sans échanger un mot.

Arrivés au point d'intersection de deux voies publiques, l'un de ces hommes poussa le coude de l'autre et lui dit à voix basse :

— Par là... à gauche...

Et ils s'engagèrent dans la rue Van Wesembeke, à peine bâtie et, dans presque toute sa longueur, bordée de terrains vagues qui se trouvent en contrebas. A partir du premier tiers de la rue, pas une seule maison et pas un bec de gaz.

Au moment où nous y conduisons nos lecteurs, un ciel noir chargé de neige rendait l'obscurité plus profonde encore. Le vent d'est glacial, soufflant en foudre, faisait au loin grincer les girouettes et battre les volets mal attachés.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

### XII

Sur les ruines.

— Oui, j'entends et je vois ! répondit Clotilde d'une voix d'ange capable d'apaiser tous les colères et d'adoucir toutes les amertumes. Vous n'êtes coupables ni l'un ni l'autre. Chacun de vous eut agir pour le bien commun de la famille. Je vous plains tous deux, voilà tout. Comment voulez vous que je trouve un tort si faible qu'il soit, à la mère que j'aime, au père que je respecte. Ce n'est pas l'heure de nous irriter, ni même de nous plaindre. Il faut réfléchir d'abord, agir ensuite.

— Tu as raison, Clotilde, dit André, je vais écrire à Landry.

— Gardez vous en bien ! mon père ! Ne le troublez pas tandis qu'il travaille. Ce concours que vous jugiez inutile va devenir son salut et son avenir. Garderait-il la présence d'esprit dont il a besoin s'il vous savait en proie à un chagrin violent ? Il lui faut à la fois l'énergie et l'intelligence. Portons le fardeau à nous trois, voulez-vous ?

— Chère Clotilde ! murmura le père, c'est pour toi surtout que je m'afflige.

— Croyez-vous donc que votre ruine me surprenne ? Je la prévois depuis longtemps ! Je suis forte pour la subir et pour vous aider à passer des heures douloureuses, Si vous le voulez, nous mettrons immédiatement le fer dans la plaie. Avez-vous tout perdu ?

— Tout, répéta Mélanie comme un écho.

— Gardez-vous des dettes, mon père ?

— Je ne sais pas ! Ta mère dirige les affaires de la maison,

— Eh bien ! dit Clotilde en s'avantant vers sa mère dont elle pressa les deux mains avec tendresse, gardez assez de sang-froid pour m'aider dans la tâche que nous devons accomplir. Nous ne pouvons désormais conserver notre dignité qu'au prix d'un sacrifice complet, résignons-nous bravement. Rapprochons-nous davantage dans l'épreuve. Qu'en sortant de l'école des Beaux-Arts mon frère n'ait point à s'occuper de détails pénibles.

— Mais je n'ai plus la tête à moi ! dit Mélanie en sanglotant.

— Je vous enlèverai si je le puis tout ce que cette première heure a d'amer. Sachons d'abord combien nous devons, afin d'apprendre ce qui nous reste. Où mettez-vous les mémoires, ma mère ?

— Un peu partout. Ton père en garde une partie, j'en ai dans mon bureau.

André remit une clef à sa fille.

— Ouvre le secrétaire, dit-il, tu y trouveras l'argent comptant.

Clotilde prit dans les tiroirs les billets et l'or, compta le tout, et dit en l'alignant sur la table :

— Dix mille cinq cents francs.

Prenant ensuite un amas de factures de toutes nuances, elle en commença le dépouillement.

Ce fut seulement en accomplissant cette tâche qu'elle comprit combien le gaspillage avait été grand dans cette maison où l'on croyait trancher du grand seigneur en prenant une désinvolture de parvenus. L'exagération des chiffres, la prodigalité de

la dépense étaient si manifestes que Clotilde soupira plus d'une fois. Sans doute ce sinistre financier qui les atteignait était un grand malheur, mais aurait-il été irréparable sans la folie de luxe qui s'était emparée d'André et de sa femme ?

Clotilde comptait, comptait toujours. Les colonnes de chiffres s'allongeaient ; les totaux devenaient effrayants ; et cependant les factures blanches, roses et bleues semblaient se multiplier sous ses doigts.

Elle épousa pourtant le tiroir qui les contenait, mais alors Mélanie apporta dans un pan de sa robe ses mémoires personnels : lingère, bijoutier, modisto, chaussour, parfumeur, gantier, tout s'entassait pêle-mêle. En relevant les chiffres Clotilde se souvenait de telle toilette oubliée, d'un bijou nouveau, de dentelles inutiles enfouies dans les coffrets parfumés.

Que de sommes folles englouties, que de prodigalités ineptes ! Mais ce n'était guère l'heure de récriminer. Ce qu'elle voulait c'était sauvegarder l'honneur de la famille, et enlever à son frère l'angoisse de cette ruine. Il fallait se hâter de remplir une tâche difficile, avant qu'il revint de l'école enivré peut être d'espérance, à coup sûr fatigué du labeur.

Il était tard quand Clotilde acheva sa tâche. L'heure du dîner était venue, et la famille passa dans la salle à manger. Personne n'avait faim. La vue des valets qu'il faudrait congédier le lendemain exaspérait Mélanie, elle quitta rapidement la table, et Clotilde restant seule avec le valet de chambre lui annonça que le lendemain ses gages et ceux de ses camarades seraient réglés.

La jeune fille s'était toujours montrée si douce, si modeste, elle avait paru attacher si peu de prix à la fortune qui la surprenait plus qu'elle ne la charmait, que tous les domestiques l'aimaient. Si Mélanie les avait congédiés peut être auraient ils trouvé une parole amère, un mot impertinent. En face de cette jeune fille, ils n'eurent que l'expression du regret.

La cuisinière et le cocher furent seuls conservés. Jusqu'à ce que les chevaux fussent vendus, il allait quelqu'un pour les soigner.

L'exemple de Clotilde ranima André Gualbert. Il oublia que sa femme pleurerait dans son boudoir, pour aider sa fille. Elle le pria d'aller chez le notaire, afin qu'on mit l'hôtel en vente immédiatement.

Au premier mot d'André, maître Billot s'écria :

— J'ai acquéreur à trois cent mille francs. Un enrichi d'hier qui vient de gagner trois millions sur les actions de la « Société Universelle. »

— J'accepte trois cent mille francs, répondit André.

— Si vous êtes raisonnable pour le mobilier, peut-être vous entendrez-vous avec l'acquéreur. J'y ferai mon possible. Il sort d'ici, et venait me demander un hôtel tout à fait dans les conditions du vôtre. Attendez demain sa visite.

Pendant ce temps Clotilde adressait une lettre circulaire à tous les fournisseurs de la maison.

Pas un n'ignorait la catastrophe. Ils s'attendaient à une faillite. Avec une grande tranquillité, Clotilde étudia chaque mémoire, le discuta, et demanda un rabais de vingt pour cent qui lui fut accordé sans hésitation. Elle ajourna les règlements à huitaine.

Dans la journée la vente sous seing privé de l'hôtel fut conclue, Mme André se réserva seulement l'ameublement d'un salon, celui des chambres se trouvait trop luxueux. Elle gardait assez de vaisselle, de linge et de literie pour une nouvelle installation.

Les voitures et les chevaux furent vendus dans des conditions avantageuses, et les derniers bijoux repris par les bijoutiers.

Tout cela se traitait, grâce au sang-froid et à la présence d'esprit de Clotilde, avec une rapidité ayant pour premier effet d'empêcher son père et sa mère de souffrir. Ils étaient trop occupés pour garder le temps de penser. Une lettre de Clotilde à son oncle, avait amené chez André Paulin aussi malheureux que son frère même. Il s'offrit à lui rendre tous les services dont il pourrait avoir besoin, et Clotilde le pria seulement de chercher un appartement.

— Dans quel prix ? demanda Paulin.

— Mille francs, répondit la jeune fille.

— Il s'en trouve un dans ma maison... ajouta presque timidement Paulin, si tu voulais, André...

— Oui, oui, près de toi, frère, y consens-tu, Mélanie ?

— Décidez tout, arrangez tout ! dit-elle, la force me manque pour agir, même pour penser... Oh ! comme mes anciennes amies doivent se réjouir de ma ruine !...

— Ceux qui se réjouiront de notre malheur ne peuvent s'appeler des amis. Les vrais, nous allons les connaître, maintenant que nous n'avons plus rien ! Merçi mon oncle. Rien ne pouvait mieux me consoler que de me rapprocher de vous et d'Amice. Retenez l'appartement, je vous prie. Nous y ferons conduire demain ce que nous emportons d'ici. Je terminerai avec ma tante les achats indispensables. L'acquéreur de l'hôtel nous laisse un semaine pour déménager.

En trois jours tout se trouva réglé.

La garde-robe de Mélanie passa en partie chez une marchande à la toilette de la rue de la Chaussée-d'Antin, l'argenterie fut vendue comme les diamants ; cependant il resta des bijoux modestes pour les deux femmes, et l'argenterie indispensable pour le service de la salle à manger.

Mélanie allait et venait d'une chambre à l'autre, éperdue ; les yeux pleins de larmes, regardant avec une fixité de folle ce qu'elle allait être obligée de quitter, ou bien la tête plongée dans ses mains, elle pleurait comme un enfant.

André aidait à sa fille, à son frère. La bonté dont il recueillait des preuves le soulageait. Le pauvre homme oubliait les fumées vaniteuses qui lui avaient envahi le cerveau. On eut presque dit qu'il se trouvait heureux d'être utile, et de compter pour quelque chose dans sa maison.

Tous comptes faits, il restait soixante-dix-sept mille francs à André Gualbert.

Dans l'étourdissement de son désespoir, Mélanie considéra le total plus que le revenu. Ce fut un soulagement pour elle de savoir qu'elle gardait cette somme. Sur le conseil de Paulin elle fut tout de suite placée ; le chef de bureau se défiait à bon droit de la sagesse avec laquelle Mélanie eût gouverné l'emploi de ces fonds. Elle n'osa rien objecter.

Au bout d'une semaine la famille André occupait au dessous de Paulin un appartement auquel Clotilde avait réussi à donner un cachet d'élégance.

Mais quand elle voulut établir le budget de la famille, elle s'arrêta, prise de découragement. Comment feraient-ils pour vivre avec un revenu si mince ? De domestique, il ne fallait point songer à en prendre, et cependant Mme André ne saurait jamais se servir.

Les femmes de ménage coûtaient déjà bien cher. On en arrêta une cependant C'était une dépense de trente francs par mois. Clotilde comprit qu'elle devait s'efforcer de gagner de

l'argent. Comment ? Elle avait reçu l'éducation commune à toutes les jeunes filles bien élevées, mais elle se reconnaissait incapable d'enseigner.

— Allons, pensa-t-elle, je demanderai l'avis du docteur Chaumas.

On ne l'avait point vu depuis longtemps.

Les malheurs financiers qui venaient de s'abattre sur Paris augmentaient en ce moment des occupations déjà trop nombreuses, et la philosophie du docteur se voyait pleinement justifiée par les faits. Il avait bien songé à ses amis, mais sans avoir confiance dans les aptitudes d'André, il comptait sur la froide raison de sa femme. Deux êtres qui avaient eu le triste courage de se séparer de biens en vue d'événements possibles devaient garder chacun de son côté une ressource suprême. D'ailleurs Chaumas manquait véritablement de loisir pour aller prendre des nouvelles de Gualbert.

En même temps que s'abattait sur Paris, et ricochait sur la province un sinistre financier presque sans exemple depuis la banque de Law, le suicide et la folie semblables à deux démons déchaînés plongeaient les familles dans le deuil. Chaumas allait de l'un à l'autre, du fou furieux à l'homme que la tentative de suicide laissait demi brisé, les côtes cassées pour s'être précipité sur le pavé, la poitrine trouée par une balle tirée trop haut. Et au chevet de chacun de ces malheureux il trouvait les femmes en pleurs, les enfants effrayés. Partout autour de lui la douleur, les ruines. Cœurs et cerveaux atteints et lésés. Il se prodiguait, ne dormant plus, mangeant à peine, avalant de temps à autre une tasse de café noir, prenant des notes dans sa voiture, et grossissant pour de nouvelles études et la vue de sujets nouveaux les matériaux du volume qu'il devait publier sous ce titre : NÉVROSES.

Clotilde ne pouvait en ce moment implorer l'aide et le conseil du docteur. Elle devinait ce qu'était à cette heure l'existence brûlante de ce savant passionné. D'ailleurs dans quelques jours elle ne serait plus seule. Les élèves de l'école allaient sortir de leurs loges, et quand auprès d'elle la jeune fille aurait Landry, elle se sentirait forte. Ne s'étaient-ils point toujours entendus, toujours compris ?

Dans les jours de richesse Landry et Clotilde ne s'efforçaient-ils pas de ne point trop s'attacher à leur opulence parce qu'ils la devinaient passagère. Elle était certaine que son frère supporterait courageusement l'épreuve. Pourvu qu'il remportât le prix, tout serait sauvé. Mais s'il échouait ? Quelle serait sa vie ? Au lieu de prendre librement son vol vers l'art idéal, ne devrait-il point tout de suite s'efforcer de gagner de l'argent afin de venir en aide à la famille. Plus de grands travaux, de recherches patientes.

La vision de la Ville Eternelle fuirait devant lui, il s'enfermerait dans une chambre, privé même de la possibilité d'exécuter des tableaux de grandes dimensions, forcé d'exécuter des tableaux de chevalet, agréables à l'œil, et faciles à la vente. Peut-être même descendrait-il jusqu'à travailler pour les exportateurs de beaux-arts qui cotent la peinture au mètre, et permettent à peine à leurs artistes de manger du pain.

Quand cette crainte traversait son esprit, elle priait avec ferveur, pour demander le succès de Landry.

Les Paulin se montraient remplis d'une bonté tendre. Afin d'arracher Mélanie à la pensée du désastre qui la frappait, Julie l'avait prié d'accepter sa table, jusqu'à ce que sa nouvelle installation se trouvât complète. André, atteint comme d'un coup de

massue, s'abandonnait à la forte et tendre amitié de son frère. Il se rapprochait de lui comme au temps où ils étaient jeunes et insouciantes. Jamais Paulin n'avait témoigné plus de bonté à son frère, et André ressentait pour Paulin une reconnaissance profonde. En ce moment le plus riche, le plus sage était le modeste chef de bureau.

Après le dîner André, Paulin, Mélanie et Julie faisaient un besigne.

Pendant ce temps les jeunes filles travaillaient.

Un changement douloureux s'accroissait chez Amice ; elle ne devait de perdre sa belle gaieté d'autrefois. Au combat livré dans son âme s'épuisaient ses dernières forces. Elle restait debout ; mais elle se sentait frappée. Depuis qu'elle avait reçu les confidences de sa cousine, Clotilde l'aimait doublement, et toutes deux trouvaient une égale consolation, à la pensée qu'elles allaient vivre sous le même toit, sans plus se quitter que deux sœurs. Elles se traçaient un plan de vie dans lequel la bienfaisance tenait une large place. Clotilde accompagnait toujours Amice dans ses visites de charité. Elles s'oublieraient pour autrui. Cependant Clotilde souleva une objection :

— Je ne suis pas certaine de garder ma liberté, dit elle ; il faut que je vienne en aide à ma mère. Ne comprends-tu pas qu'elle est incapable de vivre avec ce qui nous reste. Quelle ressource pourrai je me créer, je l'ignore, et je compte pour m'aider sur le docteur Chaumas. Il connaît tant de monde qu'il me découvrira un moyen de gagner de l'argent. Quel qu'il soit je l'accepterai. Peut-être nous verrons nous rarement dans l'avenir, mais nous continuerons de nous aimer.

La veille du jour où Landry devait quitter le palais des Beaux-Arts, Clotilde ne ferma pas les yeux. Levée à l'aube, elle alla trouver Amice.

— Donne-moi une preuve d'amitié, lui dit-elle.

— Que souhaites-tu ?

— Viens avec moi attendre Landry à la sortie de l'école.

Il ne faut pas qu'en rentrant brusquement dans la vie de Paris, il apprenne quel coup vient d'attendre la famille. Nous saurons le lui adoucir. Faute de cette précaution il arrivera brusquement chez nous, et ma mère commencera une scène navrante dans laquelle tous les malheurs que nous venons de subir défilent de nouveau. Prévenu par nous, Landry évitera les confidences.

Amice parut hésiter.

— Est-il convenable que je t'accompagne ?

— N'es-tu pas sa cousine ?

— En effet, sa cousine... mais...

— Pas de mais ! Je sais que ta vue le consolera, et vraiment il aura besoin de consolation.

— Viens donc, répondit Amice.

Elles s'enveloppèrent de vêtements de couleur sombre, et descendirent du côté de la Seine. La matinée était superbe. Plus d'une fois Clotilde avait songé avec joie au moment où elle se rendrait avec son père au-devant de Landry.

Mélanie avait fait le projet de donner une grande fête. Toute la famille devait se réunir pour célébrer le retour d'un combattant qui peut-être serait un vainqueur. Maintenant elle allait seule, mystérieusement à côté d'Amice, le cœur serré à la pensée de ce que souffrirait son frère.

Toutes deux s'arrêtaient devant la grille du palais, et promenaient leurs regards dans la cour. L'horloge sonna. Les élèves allaient sortir.

Bientôt un mouvement joyeux s'opéra sous les grandes ga-

beries. On entendit des voix claires et sonores, et des groupes de jeunes gens se formèrent dans la cour. Les deux jeunes filles regardèrent avidement, cherchant à reconnaître Landry.

Elles l'aperçurent au bras d'un jeune homme hâve, à l'aspect misérable, et dont les traits et le costume élimé trahissaient à la fois la misère.

Landry paraissait pâle, fatigué.

A mesure qu'il s'approchait de la grille du palais le cœur des deux cousines battait avec plus de force. Un moment vint où Clotilde saisit un des barreaux pour ne pas tomber.

Pendant ce temps, Landry et son compagnon causaient.

— Allons ! prends courage, Paul ! disait Landry, je connais ta valeur, et je suis certain que si tu ne remportes pas le premier prix, ce qui pourrait cependant fort bien arriver, tu sortiras cependant à ton honneur d'une lutte dans laquelle tu as mis toute ta force.

— Mais si je ne remporte pas le prix, je n'irai pas à Rome. Ma carrière sera brisée. Tu ne sais pas quels sacrifices héroïques ont été accomplis par ces deux saintes qui s'appellent ma mère et ma sœur... Elles sont à bout, et je ne pourrais sans cruauté leur demander davantage !

— Ecoute, répondit Landry, en appuyant une main fraternelle sur l'épaule de son ami, j'ai gardé pour cette heure suprême une confiance et une promesse... Mon père est riche, tu le sais. Il m'a promis comme récompense de mon travail de me permettre d'emmener avec moi à Rome un camarade... Succès ou déception, tu iras à Rome...

— Cela est possible ?

— Cela est vrai.

— Ah ! Landry, tu me sauves la vie !

Ils s'étreignirent les mains, tout près de la grille, à côté de laquelle Amice et Clotilde restaient appuyées. Elles entendirent la promesse de Landry et l'explosion de joie de Paul.

Une nouvelle amertume leur remplit l'âme.

— Pauvre grand cœur ! dit Amice, qu'il souffrira de manquer à cette promesse généreuse.

Les deux amis frôlèrent le vêtement des deux femmes. Alors seulement Clotilde effleura de ses doigts le bras de Landry.

— Toi ici ! dit-il, toi ! que tu es bonne ! Et Amice ! Oh ! soyez toutes deux remerciées et bénies. J'ai bien travaillé. Je me sens presque content. Non pas que j'aie l'orgueil d'avoir fait une belle œuvre, mais j'ai donné ce que je sens en moi de meilleur... Les juges décideront... Je te présente Paul Journier, mon futur compagnon si je vais à Rome...

Paul salua, dit adieu à Landry et disparut afin d'annoncer à sa mère que quoiqu'il arrivât il irait à Rome...

Landry restait immobile, regardant tour à tour sa cousine et sa sœur, l'âme remplie d'une nouvelle espérance. Amice était venue... Amice avait-elle donc compris qu'il l'aimait depuis qu'il sentait son cœur battre ?

Clotilde prit doucement le bras de son frère.

— La voiture n'est pas là ? demanda-t-il.

— Nous sommes venues à pied, il fait si beau !

— Oui, vraiment, une matinée admirable ! Il me semble maintenant que je suis certain de remporter la victoire... Vous me porterez bonheur. Quelle idée charmante ! me venir chercher... Vrai, j'ai besoin de reprendre la vie de famille, de retrouver un peu de tendresse, de me dilater dans la joie. C'est dur, va ! la vie en loge ! Etre seul, tout seul, n'avoir plus ni compagnon ni causerie. S'enfermer avec sa pensée et sa toile, et tra-

vailler, travailler, jusqu'à ce que la vue se trouble et que le cerveau tinte... Quelle revanche à prendre, mes bons anges ! Mais vous ne dites rien ! Amice, vous baissez les yeux... Clotilde, tu pleures !

— Viens, dit rapidement la jeune fille, suivons la Seine, nous avons à te parler.

— De choses douloureuses, je le comprends à l'expression de votre visage... Mon père... Ma mère ?...

— Personne n'est malade, Landry...

— Cependant ?...

— Tout le monde est malheureux.

Alors, avec des précautions maternelles, elle raconta ce qui venait de se passer, la ruine survenue, les changements faits ; elle parlait lentement d'une voix qui ne faiblissait point, et Landry en l'écoutant l'admirait pour son courage autant que pour sa bonté !

— Tu sais, lui dit-il, le peu de cas que je fais de l'argent. La ruine qui nous frappe me serait indifférente si je ne me représentais la douleur de ma mère.

— Elle supporte ce coup mieux que je ne pouvais l'espérer. Ma tante et Amice sont pour elle si excellentes !

Ma vie est tracée, reprit Landry, quoiqu'il arrive de la décision du jury, je dois rester près de vous.

— Si tu remportes le premier prix, tu partiras.

— Vous abandonner !

— Pour un temps.

— Presque dans la misère !

— C'est de toi que nous attendons une nouvelle fortune. Ecoute, j'ai foi dans ton avenir. Armadieu nous a trop répété que tu sortiras vainqueur de la lutte, pour que je garde un seul doute à cet égard... Tu partiras donc. Pendant cinq ans tu travailleras, tu deviendras presque célèbre. Tes envois peuvent te faire connaître, et Armadieu au retour s'occupera de ton avenir. Je ne suis point en peine du tien. Nous vivons dans un temps où la fortune paie largement les artistes consciencieux. Durant cinq années nous t'attendrons, travaillant, fondant sur toi toutes nos espérances...

— Si j'échoue.

— Tu n'échoueras pas ! Dieu ne nous frappera point de tant de coups.

Amice, interrogée par Landry, fut de l'avis de sa cousine ; et Landry promit de suivre leur double conseil.

Il était remis du choc reçu ; l'énergie de sa sœur lui faisait croire que son père et sa mère supporteraient courageusement un malheur sans remède dans le présent. Les différences d'André étaient payées, l'honneur se trouvait sauf. Il lui appartenait plus tard de rendre l'opulence à ceux qui venaient de la perdre.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

#### INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,